



LIVRES CRITIQUE

Dormir, rêver peut-être...

La Société des rêveurs involontaires de l'Angolais José Eduardo Agualusa, ou quand le rêve devient tout un roman. Une brillante fantaisie aux accents très politiques... PAR DAMIEN AUBEL



LA SOCIÉTÉ
DES RÊVEURS
INVOLONTAIRES

José Eduardo Agualusa,
traduit du portugais (Angola)
par Danielle Schramm,
Métailié, 280 p., 18 €



On sait, au moins depuis Homère que, d'ivoire ou de corne, le rêve est affaire de portes. De seuils. C'est moins à Freud qu'on pense en lisant le nouveau roman de José Eduardo Agualusa qu'à Homère, ou même à Alice : au fil des chapitres, tous les personnages passent de l'autre côté du miroir, traversent une frontière.

Ainsi, Daniel, journaliste quinquangolais, pris dans les remous d'une vie conjugale en faillite, et dans ceux d'une vie onirique particulièrement intense : « je rêve de personnes que je ne connais pas, mais qui existent ou qui ont existé. (...) » Monde-miroir, monde reflet du réel, avec ses habitants... et ses touristes. Daniel, dont la femme a enfoncé le dernier clou de la séparation en le convoquant au tribunal pour le divorce, est allé prendre du champ au bord de la mer, dans un des bungalows de l'hôtel Arco-Iris, tenu par Hossi. Hossi, ex-militaire, qui a participé, dans un camp puis dans l'autre, à la sanglante guerre civile qui a déchiré le pays pendant deux décennies, est un rêveur d'une étrange espèce, se baladant, affublé d'une veste violette, dans les songes des autres. Comme s'il était à la fois lui-même et une créature de rêves ne lui appartenant pas. Un beau jour Daniel trouve un appareil photo qui dérive dans la mer. Récupère la carte-mémoire. Y trouve des photos d'une artiste du Cap, Moira Fernandes. Laquelle met en scène des rêves. Un peu comme Hossi, elle a accès aux songes des autres. Et il faut aussi mentionner le quatrième mousquetaire de cette petite fraternité de rêveurs, Hélio, le neurobiologiste brésilien, qui cherche à « filmer » les rêves.

On passe de l'un à l'autre, du récit de Daniel

au journal de Hossi de l'année 1998, de l'Angola au Cap, un peu comme si l'histoire cherchait sans cesse elle aussi à traverser les miroirs. On se perd de bon gré dans cet écheveau, tout comme on se laissait prendre à celui d'un autre Angolais, Ondjaki, dans *Les Transparents*. Sans compter que, malicieux, José Eduardo Agualusa, s'amuse à jouer sur le degré de crédibilité des récits, instillant ici et là le doute, à petites touches. Comme pour nous dire qu'on peut sans cesse passer de l'autre côté de la véracité, dans la fiction. Alberto Manguel rappelait récemment (*Je remballe ma bibliothèque*) combien il était difficile de trouver une forme littéraire qui épouse au plus près le caractère lâche, morcelé, incohérent du rêve. Avec ses quatre personnages qui s'entrecroisent dans un quadrille toujours imprévisible, Agualusa relève brillamment le gant.

Mais pour autant le texte n'est pas invertébré, bien au contraire. On l'avait pressenti dans *Théorie générale de l'oubli*, avec Ludovica, qui vivait en recluse à Luanda : Agualusa est fasciné par ces personnages qui vivent à l'écart. Écoutons Daniel se faire tancer par un ami : « Le problème avec toi, et avec beaucoup d'autres comme toi, c'est que vous êtes à Luanda, mais vous ne vivez pas ici, avec nous. » Or la fille de Daniel, Karinguiri, rêveuse d'une autre espèce, de l'espèce politique, est affiliée à un petit groupe de jeunes révolutionnaires, les « révos » qui entendent bien utiliser réseaux sociaux et actions d'éclat pour faire vaciller la dictature. Une de ces actions vaut à Karinguiri d'être arrêtée, et détenue. Et c'est la question centrale du livre, celle qui fédère tout, faut-il passer à l'acte ? Passer de l'autre côté de la vie ordinaire, assoupie ? Et comment ?